



COLLECTION « CRITIQUE »

ANDRÉ GREEN

LA DIACHRONIE
EN PSYCHANALYSE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

LA DIACHRONIE
EN PSYCHANALYSE

DU MÊME AUTEUR



UN ŒIL EN TROP. LE COMPLEXE D'ŒDIPE DANS LA TRAGÉDIE, 1969.
PSYCHANALYSE D'UN ENTRETIEN : L'ENFANT DE ÇA, LA PSYCHOSE BLANCHE, 1973 (en collaboration avec J.-L. Donnet).
NARCISSISME DE VIE, NARCISSISME DE MORT, 1983 (« Reprise », n° 14).
LE TRAVAIL DU NÉGATIF, 1993 (« Reprise », n° 16).
LE TEMPS ÉCLATÉ, 2000.
LA DIACHRONIE EN PSYCHANALYSE, 2000.

Chez d'autres éditeurs

LE DISCOURS VIVANT, LA CONCEPTION PSYCHANALYTIQUE DE L'AFFECT, PUF, 1973 ; « Quadrige », 2004.
HAMLET ET *HAMLET*, UNE INTERPRÉTATION PSYCHANALYTIQUE DE LA REPRÉSENTATION, Baland, 1982 ; Bayard, 2003.
HÉPHAÏSTOS OU LA LÉGENDE DU MAGICIEN, Les Belles Lettres, 1982.
« Le langage dans la psychanalyse », in LANGAGES, Les Belles Lettres, 1984.
LE COMPLEXE DE CASTRATION, PUF, « Que sais-je ? », 1990.
LA FOLIE PRIVÉE, PSYCHANALYSE DES CAS-LIMITES, Gallimard, 1990 ; « Folio », 2003.
LA DÉLIAISON, Les Belles Lettres, 1992 ; Hachette, « Pluriel », 1998.
RÉVÉLATIONS DE L'INACHÈVEMENT, À PROPOS DU CARTON DE LONDRES DE LÉONARD DE VINCI, Flammarion, 1992.
UN PSYCHANALYSTE ENGAGÉ, CONVERSATIONS AVEC MANUEL MACIAS, Calmann-Lévy, 1994 ; Hachette, « Pluriel », 2001.
LA CAUSALITÉ PSYCHIQUE. ENTRE NATURE ET CULTURE, Odile Jacob, 1995.
PROPÉDEUTIQUE, LA MÉTAPSYCHOLOGIE REVISITÉE, Champ Vallon, 1995.
LES CHAÎNES D'ÉROS, ACTUALITÉ DU SEXUEL, Odile Jacob, 1997.
L'AVENIR D'UNE DÉSILLUSION (dir. avec Otto Kernberg), PUF, 2000.
COURANTS DE LA PSYCHANALYSE CONTEMPORAINE (dir.), PUF, 2001.
IDÉES DIRECTRICES POUR UNE PSYCHANALYSE CONTEMPORAINE, MÉCONNAISSANCE ET RECONNAISSANCE DE L'INCONSCIENT, PUF, 2002.
LA PENSÉE CLINIQUE, Odile Jacob, 2002.
LE TRAVAIL PSYCHANALYTIQUE (dir.), PUF, 2003.
JOUER AVEC WINNICOTT, PUF, 2004.
LA LETTRE ET LA MORT, Entretiens avec Dominique Eddé, Denoël, 2004.
SORTILÈGES DE LA SÉDUCTION, LECTURES CRITIQUES DE SHAKESPEARE, Odile Jacob, 2005.
ASSOCIATIONS (PRESQUE) LIBRES D'UN PSYCHANALYSTE. Entretiens avec Maurice Corcos, Albin Michel, 2006.
POURQUOI LES PULSIONS DE DESTRUCTION OU DE MORT ?, Panama, 2007.
JOSEPH CONRAD : LE PREMIER COMMANDEMENT, In press, 2008.
L'AVENTURE NÉGATIVE, Hermann, 2009.
ILLUSIONS ET DÉSILLUSIONS DU TRAVAIL PSYCHANALYTIQUE, Odile Jacob, 2010.
DU SIGNE AU DISCOURS, PSYCHANALYSE ET THÉORIE DU LANGAGE, Ithaque, 2011.
LA CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE CONTEMPORAINE, Ithaque, 2012.
PENSER LA PSYCHANALYSE AVEC BION, LACAN, WINNICOTT, LAPLANCHE, AULAGNIER, ANZIEU, ROSOLATO, Ithaque, 2013.

COLLECTION « CRITIQUE »

ANDRÉ GREEN

LA DIACHRONIE
EN PSYCHANALYSE



LES ÉDITIONS DE MINUIT

© 2000 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
ISBN 2-7073-1706-3

*A ceux qui, au fil du temps,
ont été obligés d'accepter
que je ne sois pas auprès d'eux
pendant que je rédigeais ces travaux.*

* Je dois une infinie reconnaissance à Litza Gutierrez-Green pour l'aide qu'elle m'a apportée dans la mise au point définitive du manuscrit.

Je remercie également Philippe Kocher, ainsi que C. Bécant, M.C. Pridun, C. Nyssen.

Dans la nuit, à ton poignet,
ma montre
a brillé comme une luciole.
J'ai entendu
son mécanisme :
comme un murmure, sec,
sortait
de ta main invisible.
Puis ta main
revint sur ma poitrine obscure
recueillir mon sommeil et son pouls.

La montre
continua à couper le temps
avec sa petite scie.
Comme dans une forêt
tombent
des fragments de bois,
d'infimes gouttes, des bouts
de branches ou de nids,
sans que change le silence,
sans que la fraîche obscurité s'achève,
de même
la montre continua de couper
depuis ta main invisible,
du temps, du temps,
et les minutes
tombèrent comme des feuilles,
fibres de temps brisé,
petites plumes noires.

.....
J'ai mis
mon bras
sur ton cou invisible,
sous son poids tiède,
et dans ma main
tomba le temps,
.....
alors
le sommeil est tombé
de la montre et de
tes deux mains endormies,
il est tombé comme une eau sombre
des forêts,
depuis la montre
sur ton corps,
depuis ton corps
sur les pays,
eau sombre,
temps qui tombe
et coule
au-dedans de nous.
Et telle fut cette nuit-là,
Ombre et espace, terre
et temps
quelque chose qui coule et tombe
et passe
.....
Je t'entends et tu respirez,
mon amour,
nous dormons.

1. La diachronie en psychanalyse (1967)

Parmi les orientations théoriques reconnues à ce qu'on appelle le structuralisme, la psychanalyse – il serait plus juste de dire, une certaine tendance de la psychanalyse, celle de Lacan – est assez souvent citée. Cette assimilation est génératrice de confusion ; elle est d'ailleurs rejetée par Lacan lui-même. La psychanalyse ne peut souscrire à la réduction de son originalité dans la recherche d'un dénominateur commun avec d'autres disciplines. La théorie structurale de Jacques Lacan ne prend son sens, en fin de compte, qu'à l'intérieur du mouvement psychanalytique, comme du reste ce doit être le cas pour chacune des disciplines qui a vu naître un courant structural. Ce qui veut dire que la conception structurale psychanalytique, dans la mesure où sa référence principale reste la pensée freudienne, ne peut s'accorder avec la pensée structuraliste que dans des limites étroites. Une des limites de cet accord nous paraît se situer devant le problème de l'histoire¹.

Sartre lie la notion de décentrement du sujet au discrédit de

1. Dans un précédent travail (« La psychanalyse devant l'opposition de l'histoire et de la structure », *Critique*, n° 194, juillet 1963), nous avons commencé d'aborder l'opposition de l'histoire et de la structure à partir du débat ouvert entre Lévi-Strauss et Sartre sur la diachronie dans ses rapports avec la structure. Nous avons retrouvé dans le champ psychanalytique des courants d'inspiration correspondants (psychanalyse dite génétique *vs* psychanalyse structurale) qui reproduisaient le même débat. Notre opinion, qui voyait là une illustration des questions majeures du mouvement contemporain des idées, semble s'être trouvée confirmée par le grand nombre d'études qui lui ont été consacrées et les prises de position des principaux protagonistes (cf. « J.-P. Sartre répond », *L'Arc*, n° 30 : « Une tendance dominante [de l'attitude de la jeune génération], au moins, car le phénomène n'est pas général : c'est le refus de l'histoire... Mais le structuralisme tel que le conçoit et le pratique Lévi-Strauss a beaucoup contribué au discrédit actuel de l'histoire dans la mesure où il ne s'applique qu'à des systèmes déjà constitués, les mythes par exemple »). Les différentes études qui ont poursuivi l'examen de la question ont suivi diverses orientations. Soit que les auteurs aient contribué à penser la contradiction histoire-structure dans les termes des systèmes théoriques de Sartre et de Lévi-Strauss (cf. Verstraeten, *Les Temps modernes*, n° 206-207, juillet et août 1963, et Jean Pouillon,

l'histoire². Or, si la notion de décentrement ne recouvre qu'une reformulation de la pensée de Freud, on ne peut sans paradoxe soutenir que celle-ci discrédite la notion d'histoire. C'est dans la mesure où Freud modifie et renouvelle le modèle de la diachronie qu'il dépasse la conception traditionnelle qui lie le développement historique individuel³ à une activité de dépassement commandée par la volonté d'un sujet lucide, libre de ses choix, conscient de son vouloir – sujet sans opacité véritable, habité de contradictions toujours en fin de compte surmontées⁴. Pas plus que les psychanalystes ne se reconnaissent dans l'image d'un archi-historicisme intégral, ils ne se reconnaissent dans l'image d'un certain historicisme classique. On pourrait penser que l'effort de certaines inter-

L'Arc, n° 26), soit qu'ils l'aient traitée plus ou moins implicitement dans le cadre d'une remise en question de l'interprétation de Marx et du marxisme (cf. Louis Althusser, *Pour Marx* et la critique de N. Poulantzas, *Les Temps modernes*, n° 240), ou encore celui de l'herméneutique religieuse à propos du mythe (cf. Paul Ricœur, *Esprit*, nouvelle série, n° 11 et la réponse du regretté L. Sebag : « Le mythe, code et message », *Les Temps modernes*, n° 226, mars 1965), ou bien encore qu'à l'occasion d'un ouvrage sur l'archéologie des sciences humaines (Michel Foucault, *Les mots et les choses*) elle fasse l'objet d'un développement. Cette dispersion témoigne de la généralité du problème, mais elle est plus apparente que réelle. Son pivot ne reste-t-il pas le point de vue socio-anthropologique ? Et, si la linguistique fut et demeure un des pôles essentiels de la discussion, c'est en tant qu'elle est prise comme science sociale (Greimas, « La linguistique, science sociale s'il en est... »). De même, le concept d'histoire reste lié à son expression collective : histoire des sociétés des modes de communication, des idées. Le récent article de Greimas, « Structure et histoire », *Les Temps modernes*, n° 246, novembre 1966), s'il a l'intérêt d'aborder le problème de front, montre clairement que la confrontation reste confinée entre historiens, sociologues, linguistes. Tout se passe comme si l'impact de l'opposition structure-histoire ne concernait pas le sujet, auquel on est bien parfois obligé de faire allusion (sous la forme de sujet « translinguistique », loc. cit. p. 825). Le mérite de ce dernier travail est de ne plus enfermer le problème dans une opposition irréductible. Sans doute laisse-t-on le soin aux psychanalystes de traiter cet aspect du problème où ils occupent une position privilégiée. Cependant, les psychanalystes ne sont pas très enclins à entrer dans le débat. Une récente réunion (Congrès des psychanalystes de langues romanes, 1964, *Revue française de psychanalyse*, 1966, XXX, n° 5-6) consacrée à l'examen de la psychanalyse génétique a permis de prendre conscience de la complexité du concept d'histoire chez Freud et des divergences que son interprétation suscite aujourd'hui. Résumer ces discussions nous paraît impossible. Nous renvoyons aux rapports présentés par R. Loewenstein et E. et J. Kestemberg. Signalons une source possible de confusion dans le texte de ces derniers auteurs ; ceux-ci appellent structuralistes les psychanalystes qui se réclament des conceptions de Hartmann, qui n'ont rien à voir avec le structuralisme anthropologique ou linguistique.

2. « La disparition ou, comme dit Lacan, le décentrement " du sujet, est liée au discrédit de l'histoire. » (*L'Arc*, n° 30, p. 91).

3. Et, dans une certaine mesure, collectif (cf. *Totem et tabou*, traduit par Marielène Weber, Gallimard, 1993, et *L'homme Moïse et le monothéisme*, traduit par Cornélius Heim, Gallimard, 1986).

4. Nous n'assistons ici qu'à la reprise de l'argument, qui pourtant semblait avoir fait son temps, selon lequel, le psychanalyste tirant son matériel de l'observation de la

prétations du structuralisme⁵ pour dépasser la dichotomie structure-histoire aiderait au rapprochement avec la psychanalyse, puisque nous avons déjà soutenu que nous voyions en elle le champ privilégié où ce dépassement s'est effectivement accompli, aussi bien dans la praxis que dans la théorie psychanalytiques. Il y a encore loin de ce rapprochement éventuel à ce qui constitue la spécificité de la position psychanalytique sur la signification qu'elle accorde à ces deux termes.

Pour toutes ces raisons et pour d'autres, inhérentes aux discussions théoriques qui se déroulent au sein de la psychanalyse et qui font l'objet de divergences profondes ou de malentendus persistants sur le thème de l'histoire et de la perspective dite génétique, il nous paraît nécessaire de revenir sur le concept de diachronie chez Freud.

LES ÉLÉMENTS DE LA CONCEPTION FREUDIENNE DE LA DIACHRONIE

Dans notre précédent travail, nous opposions deux tendances de la psychanalyse : l'une valorisant l'histoire au détriment de la structure par l'importance excessive qu'elle donnait à la notion de développement et corrélativement aux notions de fixation et de régression ; l'autre qui privilégiait surtout la synchronie par une référence dominante au discours et au langage qui prenaient ainsi le pas sur le point de vue historique. La source de l'opposition vient à notre avis de ce que la notion d'histoire était trop exclusivement représentée par la *théorie du développement de la libido*. La succession des stades oral, anal, phallique, puis génital, interprétée dans une version simplifiée et aisément maniable, pouvait donner l'impres-

névrose, ce qu'il en déduit n'a de signification que dans le cadre de la pathologie. Le névrosé n'a pas d'histoire. L'homme normal en une. Donc la psychanalyse ne saurait rien nous dire sur l'histoire, donc il n'est pas étonnant de la retrouver parmi les composantes de ce mouvement structuraliste. Comme si la contribution de la psychanalyse se réduisait à son interprétation de la maladie et ne visait pas à la généralité de l'activité psychique humaine. Le rêve, le lapsus, l'acte manqué, le fantasme sont-ils l'apanage du névrosé ? Ne parlons pas du complexe d'Edipe, puisque Sartre pense en avoir heureusement réchappé (*Les mots*). Voir A. Green, « Des mouches aux mots », dans *La Déliaison*, Ed. Les Belles Lettres, 1992 [Note de 1999].

5. Greimas (*loc. cit.*) : peut-être n'est-ce pas un hasard que cet auteur se sent concerné par le problème, lui qui fait grand cas de la psychanalyse dans sa sémantique structurale, surtout au chapitre sur les modèles actantiels. Cependant, Greimas souhaite « dépasser », argument sempiternel, la psychanalyse freudienne.

sion de défendre une maturation biologique prédéterminée. En outre, l'échelle des fixations et des régressions pouvait suggérer sans l'avouer une autre échelle, celle des valeurs dont le psychanalyste serait le héraut, chargé de faire accéder son patient au niveau « normal » du stade génital. Cette normativité implicite était d'autant moins justifiée que rien a priori n'indique que l'analyste a lui-même atteint ce faite de l'évolution. On ne saurait pour autant faire bon marché de la théorie du développement de la libido, l'exclure d'un modèle freudien de la diachronie⁶. L'erreur a été d'identifier totalement histoire et développement de la libido. C'est pourquoi nous avons eu à cœur de lui opposer la notion de scansion (Lacan) issue de la compulsion de répétition que Freud affecte au fonctionnement de la pulsion. Éros est le fruit d'une conquête à l'arraché sur la pulsion de mort, laquelle tend à l'abolition de toute tension par un retour au silence définitif. Tout le bruit de la vie provient d'Éros, dit Freud. Mais cette conquête se paye : elle retrouve, au sein des pulsions de vie, une tendance à la conservation, une résistance au changement, à la progression, au sein même de l'évolution. Sans quoi la régression ne trouverait pas d'explication à son mouvement entraînant et la fixation à son pouvoir de fascination. Concurrément, il nous fallait marquer la distinction entre une progression qui va de soi, portée par son propre mouvement, et une succession de figures qui ne deviennent intelligibles que dans le cadre d'une conception du sujet où celui-ci n'occupe jamais le centre d'une organisation psychique, mais où il se trouve constamment délogé de la place qu'il investit, sollicité vers cet ailleurs où sa division l'appelle, le capte, lui fait subir les mirages du désir. Ce sujet est donc, nous l'avons dit, sujet barré, sujet de la schize, sujet de l'*Entzweiung*, sujet, pour tout dire, de l'inconscient.

Or, l'inconscient, dit Freud, est intemporel. Cette notion d'intemporalité est de celles qui ont suscité le moins de commentaires. Sans doute Freud veut-il, au premier abord, souligner l'indestructibilité du désir, son invulnérabilité à l'épreuve du temps, sa constance malgré l'expérience ultérieure. L'inconscient ne tire rien des leçons de la vie, il perdure au sein de l'organisation signifiante du désir. Mais cette permanence, cette pérennité du désir, ne dure pas tout uniment dans la continuité. Pour être présente obscurément, pour organiser en sa trame toute l'expérience

6. Voir B. Brusset, *Le développement libidinal*, P.U.F. (Que sais-je ?), 1992.

consciente – ce que des rationalisations chercheront à justifier abondamment –, elle surgit en deux moments privilégiés. Le premier marquera la phase du complexe d'œdipe de l'enfant, le deuxième la phase génitale de la période pubertaire, celle qui inaugure les choix d'objets de l'adulte. Ce caractère diphasique de l'évolution libidinale sera un mode fondamental de la vie sexuelle. Seule l'investigation de l'inconscient permettra de mettre en lumière les correspondances, au-delà des datations chronologiques. Entre ces deux phases de l'organisation sexuelle règne le refoulement qui efface, plus ou moins complètement, les traces de la première organisation œdipienne qui relègue dans l'oubli le temps des premières amours.

Qui dit oubli dit mémoire – justement par ce qui ne s'oublie jamais – système de rétention des traces mnésiques, que Freud oppose irréductiblement au système perceptif qui enregistre sans rien garder. Ainsi dès les *Lettres à Fliess*⁷ (lettre 52) affirmera-t-il que perception et mémoire s'excluent. Lors du remaniement apporté par l'introduction de la deuxième topique qui substitue aux systèmes antérieurs du conscient, du préconscient, de l'inconscient, les instances du Moi, du Ça, du Surmoi⁸, il reconnaîtra les relations entre la partie consciente du Moi et le système perception-conscience. La perception implique pour Freud une décharge, un épuisement, une actualisation qui interdisent à ses yeux la rétention, l'élaboration, la transformation, la combinaison avec les éléments identiques ou différents du refoulé prisonnier du refoulement, gardien d'un passé vivant et jamais révolu.

On n'a pas assez remarqué que le remaniement théorique de la deuxième topique commandait, pour la cohérence de l'ensemble, que soit adoptée l'hypothèse de la pulsion de mort, que tant d'analystes continuent à contester⁹, et aussi l'hypothèse des traces mnésiques héréditaires, c'est-à-dire de la phylogenèse, également rejetée par les analystes sous le prétexte de la réfutation par les généticiens – je parle maintenant des généticiens biologistes et non des psychologues qui se réfèrent à la psychologie génétique du développement –, de la transmission des caractères acquis.

7. Lettre du 6 décembre 1896, *Naissance de la psychanalyse*, traduction Anne Berman, P.U.F., 1956.

8. S. Freud, « Le Moi et le Ça », dans *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, nouvelle traduction 1981.

9. Encore que tout récemment certaines découvertes (apoptose) plaident en faveur du suicide cellulaire. Voir J.C. Ameisen, *La sculpture du vivant*, « Le suicide cellulaire ou la mort créatrice », Le Seuil, 1999 [Note de 1999].

Ainsi, la théorie du développement de la libido et les points de vue de la régression et de la fixation qu'elle implique, la compulsion de répétition avec ses phénomènes de scansion, l'intemporalité de l'inconscient qui souligne la permanence du désir, l'évolution diphasique de la sexualité qui, dans la progression de l'individu, fait des choix de l'adulte autant de retours, à son insu, vers les choix d'objet de l'enfance après le silence du refoulement, l'opposition entre perception et mémoire et leur rattachement, l'une au système conscient, l'autre au système inconscient, et enfin l'hypothèse des traces mnésiques héréditaires, constituent les différents éléments qui devront entrer en ligne de compte pour l'établissement d'un modèle freudien de la diachronie.

LE COMPLEXE D'ŒDIPE : STRUCTURE ET HISTOIRE

La question de la Sphinx à Œdipe, non pas seulement énigme mais question de vie ou de mort, a une vertu paradigmatique. D'avoir compris que c'est l'homme qui marche à quatre pattes dans son enfance, sur ses deux jambes à l'âge adulte et sur trois au soir de son existence, nous montre que le déroulement de la vie n'est pas progressif, mais suit un ordre étrangement ordonné. Quatre, deux, trois, voilà qui n'existe dans aucun système successif. La signification métaphorique nous parlerait ici d'une façon de retracer le parcours de l'homme, de son origine animale à la station érigée et, de celle-ci, à l'usage de l'outil. On pourrait dire aussi que l'œdipe, en tant qu'il institue la différence fondamentale des sexes et l'écart des générations qui unit les parents et les enfants se divise pour laisser place à la différence pure (la dualité) et engendre un tiers à partir de la simple barre de division qui sépare les termes de l'opposition. Ce sont là jeux de l'esprit, dira-t-on ; mais ils invitent à penser que la solution du problème de l'évolution temporelle chez l'homme ne passe pas par les voies d'une successivité ordinaire.

Nous avons déjà montré comment l'œdipe nous paraissait être le modèle qui devrait avantageusement remplacer l'idée d'un sujet plein, comme sujet du Cogito, pour lui substituer, comme Freud et Lacan invitent à le penser, le sujet divisé, sujet de l'*Entzweiung*, sujet de la relation aux géniteurs. L'œdipe, avons-nous dit, est à la fois structure, c'est-à-dire combinatoire, dans le jeu qui unit le sujet à la différence sexuelle des parents, sujet de la relation à l'identique

et au différent et aussi sujet de l'histoire, il implique le décalage des générations, toute réduction de l'écart des âges étant impossible. C'est à la faveur de la réduction de l'écart des générations qu'Œdipe adulte tue son père et épouse sa mère. Œdipe, enfant, n'a aucune chance de parvenir à ce résultat. Le caractère de cette poursuite sans fin est la condition tragique du complexe d'œdipe. « Quand je serai le père de mon père... », disait un enfant.

Les anthropologues ont reconnu dans le tabou de l'inceste une condition très générale à laquelle ils donnent une explication qui leur semble suffisante. Celui-ci serait la condition d'un système qui permette l'échange ou le don. On se moquait autrefois des théories qui faisaient de la prescience des inconvénients de la consanguinité la cause de ce tabou. La théorie qui ne veut voir dans cette règle que les conditions d'une combinatoire me paraît critiquable de la même façon, comme si la recherche d'une formule, régissant le système des alliances pouvait expliquer un tabou. On accorde moins de valeur à l'autre face de l'organisation œdipienne, celle que le totémisme, appelé « prétendu totémisme » par Lévi-Strauss¹⁰, illustre. Sans vouloir prendre parti ici dans la controverse anthropologique, nous évoquerons le rituel funéraire – cette célébration du père mort, du père à jamais disparu, du père dont il s'agit de se concilier la faveur qui témoigne de l'omnipotence projetée sur lui dans l'au-delà. On pourrait dire en fait que si c'est sa mémoire qui est révérée, c'est son oubli qui est recherché – oubli des offenses, des innombrables occasions de vengeance, des désirs de mort dont il a été inévitablement, de par sa situation de père, l'objet. Éros trouve son expression dans la prohibition de l'inceste ; mais le refoulement efface les traces des années qui liaient en un seul amour la mère et l'enfant et dont seul l'inconscient garde le souvenir. L'interdit en garantira l'impossible retour. La pulsion de mort sera à l'œuvre dans le rituel funéraire, quelque forme qu'il prenne, totémique ou non ; celui-ci fera ressurgir la mémoire du disparu. La prohibition de l'inceste efface l'union avec la mère qu'on conjurera par le mariage avec une autre, le rituel funéraire apaisera la désunion avec le mort dont on célébrera la mémoire. On voit encore ici la différence radicale entre le structuralisme et la psychanalyse. Le premier accordera un exceptionnel intérêt au système de parenté parce que celui-ci démontre une combinatoire indiscutablement inconsciente. La psychanalyse tournera davantage

10. Cf. *Le totémisme aujourd'hui*, P.U.F., 1962.

son attention vers les processus d'effacement et de résurrection des traces tant de l'inceste que du parricide. Freud dit dans *L'homme Moïse et le monothéisme* : « Dans ses conséquences, la distorsion d'un texte ressemble à un meurtre : la difficulté n'est pas d'en perpétrer l'acte mais de se débarrasser de ses traces. »

L'OBJET : LE DEUIL ET LA SUTURE

Le deuil est la condition de la mémoire. Le passage d'un objet à un autre – le processus de suture auquel la linguistique structurale s'intéresse dans l'étude de la syntaxe et de la grammaire – est inséparable en psychanalyse de la coupure. Celle-ci n'est pas seulement présente par l'espacement des termes suturés, pause ou arrêt, comme la machine à écrire ou à imprimer le marque à l'aide d'un signe qu'il faut frapper pour séparer un mot d'un autre. Ce blanc dont la psychanalyse parle est le produit d'un effacement, d'une perte. Ainsi, toute l'évolution libidinale n'est-elle pas seulement ponctuée de ces blancs d'un stade à l'autre : oral, anal, phallique, puis, longtemps après, génital, c'est autour d'un travail de deuil que s'élaborent les moments féconds. Pour qu'intervienne le principe de réalité, il faut, rappelle Freud, que l'objet qui autrefois procurait la satisfaction soit perdu. Deuil de la mère ou de son sein. Pour que soit, sinon surmontée, du moins affrontée l'angoisse de castration, la reconnaissance de l'organe génital féminin doit impliquer le deuil du pénis de la mère. Pour que soient ouvertes les voies de la sublimation il faut qu'au deuil de la puissance paternelle succède la reconnaissance de la Loi dans laquelle le signifiant phallique ressuscite. Chacun de ces deuils est le produit d'un travail, et ce travail de signification est lui-même le résultat d'une perte. Dès lors, les retrouvailles ne pourront se faire que par le truchement de médiations qui feront entrer en jeu l'identité ou la différence. Mais cette perte est la condition de la mise en jeu d'un système de transformations du signifiant et l'établissement d'un registre complet de signifiants qu'ils soient de l'ordre des représentations de mot, des représentations de chose, d'affects, d'états du corps propre. Les structures dans lesquelles ceux-ci s'expriment, rêve, fantasme, réminiscence, souvenir, acte manqué, seront autant de mises en forme de ce système de traces qu'on pourra déchiffrer partiellement à l'aide de la combinatoire, ce qui ne sera jamais

suffisant à leur élucidation, car il faudra nécessairement recourir à la recherche, sous les vestiges, de l'effacement des traces.

Ainsi se dévoile l'une des ambiguïtés de l'usage commun du terme de signifiant par les structuralistes anthropologues et linguistes d'une part et les psychanalystes de l'autre. Pour les premiers, il est un système homogène d'où toute considération de datation historique ou de provenance est exclue et où le texte interrogé est à juger, comme s'il était total, sans éliision et sans allusion. Pour les seconds, ses éléments sont hétérogènes, de plus le dévoilement de la structure ne peut faire abstraction de ce qui y a été barré, censuré, éliidé, effacé. C'est un texte lacunaire, où la suture est parfois plus parlante au niveau de ses blancs que de son discours.

Une certaine orientation de la psychanalyse a en commun avec le structuralisme une conception du sujet où celui-ci cesse d'être assimilé à celui qui parle. Le sujet, comme dit Lacan, est parlé. Sujet de l'énonciation et sujet de l'énoncé ne se confondent pas. Ici, c'est le procès de signification, soit l'opération par laquelle la suturation des termes qui font sens révèlent le sujet de l'inconscient. Il restera cependant toujours l'incomblable fossé du refoulement, cette opération qui n'est pas seulement œuvre de mémoire. Elle permet de puiser en son fonds les éléments de la suture, mais elle recèle aussi travail de l'oubli, de ce qui se dérobe à la suture et vient à lui manquer lorsque le texte du discours se constitue. La véritable découverte de la psychanalyse n'est pas seulement d'avoir montré que le rêve, le fantasme, l'acte manqué, le symptôme et la névrose font sens ou que l'essentiel de la vie d'un certain sujet dévoile un ordre, c'est d'avoir su déceler que cet ordre, cette organisation latente porte aussi la cicatrice d'un refus, d'un rejet, d'une barre. Que la médiation du système soit la voie pour parvenir à cette découverte et qu'elle se confonde même en sa loi, avec la loi du désir – la règle –, ne fera pas oublier que c'est au prix d'une transgression camouflée que s'est constituée l'organisation signifiante, et d'une transgression encore (la levée des résistances) que s'est opéré le dévoilement.

L'HISTOIRE : ONTOGENÈSE ET PHYLOGENÈSE

« Ce que nous apprenons au sujet à reconnaître comme son inconscient, c'est son histoire, c'est-à-dire que nous l'aidons à parfaire l'historicisation actuelle des faits qui ont déterminé déjà dans

son existence un certain nombre de “tournants” historiques. Mais s’ils ont eu ce rôle, c’est déjà en tant que faits d’histoire, c’est-à-dire en tant que reconnus dans un certain sens ou censurés dans un certain ordre¹¹ ». C’est Lacan qui s’exprime ainsi dans un texte où il se reconnaît pourtant assez largement solidaire de la démarche structuraliste. Il convient donc maintenant de s’interroger sur cet ordre qui dicte le cours des événements inscrits et des refoulements. Nous n’éviterons pas ici les insuffisances d’une position strictement ontogénétique. Celle-ci, nous l’avons déjà vu, accorde la prééminence au plus reculé, au plus ancien. Primitif et primordial ne font qu’un. Et l’on comprend que la fascination de l’*Ur* allemand (*Urszene*, *Urverdrängung*, *Urfantasie*) ait invité à cette conjonction. On comprend également que certains traducteurs récents préfèrent d’autres appellations remplaçant « primitif » par « primordial »¹² pour marquer la différence. J’ai déjà eu l’occasion de faire observer que la démarche ontogénétique revenait toujours, en fin de compte, à tenir la fixation orale (la plus ancienne) pour responsable de tous les maux, en annulant l’intérêt des fixations aux phases ultérieures, ouvrant ainsi la porte à toutes les confusions, en clinique et en théorie.

Dans une lettre à Marie Bonaparte du 16 juin 1926¹³, Freud fait fi des prototypes antérieurs de la castration : naissance, sevrage, dressage sphinctérien. Plus exactement, il subordonne la valeur de leur portée à la castration qui pourtant leur succède. « Car seul le pénis est porteur du colossal investissement narcissique... » Ceci invite à réfléchir sur cet ordre dont parle Lacan qui ne renvoie certes ni au temps des horloges ni à celui du calendrier. Freud aura en outre déjà souligné le prix qu’il attachait à la notion de fantasmes originaires, primitifs (ou primordiaux), pour lui héréditairement acquis. Il est plus important pour nous de comprendre pourquoi Freud insistait pour les doter d’un tel statut que de nous poser la question de savoir si oui ou non une telle transmission est acceptable, dans l’état actuel de la science. Que Freud ait placé ces fantasmes primitifs (ou primordiaux) en position de « signifiants-clés » (Lacan) ordonnateurs de tout le système des refoulements

11. Jacques Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Éditions du Seuil, 1966.

12. J. Laplanche et J.B. Pontalis, *Vocabulaire de psychanalyse*, P.U.F., 1967.

13. E. Jones, *The Life and Work of Sigmund Freud*, t. III, p. 475, Basic Books New York, 1957. (*La vie et l’œuvre de Sigmund Freud*, trad. L. Flournoy, P.U.F., 1969 [Note de 1999]).

postérieurs, dévoile sa conception de l'ordre humain. N'ayant jamais nié le rôle de l'hérédité tout au long de son œuvre, cette mémoire de l'espèce, il devenait nécessaire alors qu'il éclairât notre lanterne sur la nature de ce qui était transmis. Nous apprenions donc à cette occasion que ces traces mnésiques ne concernaient pas des « tendances » ou des « prédispositions » mais des thèmes structurés : à savoir la scène primitive (ou primordiale), la scène de séduction, la castration¹⁴. De façon plus précise, Freud indique à plusieurs reprises dans *Le Moi et le Ça* et, plus tard encore, dans les œuvres terminales (*Abrégé de psychanalyse*, *L'homme Moïse et le monothéisme*) que la phylogenèse ne se borne pas aux contenus du Ça, mais que le Surmoi en porte une marque profonde. La façon dont se forme l'Idéal du Moi, comme produit de l'attente, de la nostalgie du père, germe à partir duquel se fondent les religions, est à mettre en relation avec la part phylogénique d'un facteur culturel qui affecte tout individu¹⁵.

Ce qu'on a voulu prendre pour une excentricité de savant, un entêtement de vieillard¹⁶, se révèle, à une lecture attentive, une exigence profonde pour la cohérence de la théorie. Nous savons

14. « Notre attention doit d'abord être attirée par les répercussions de certaines influences qui, si elles ne s'exercent pas sur tous les enfants, sont malgré tout assez fréquentes, abus sexuels perpétrés par des adultes, séduction par d'autres enfants plus âgés (frères et sœurs) et, chose à laquelle on ne s'attendrait pas, impression produite par la participation comme témoin auditif ou visuel à des rapports sexuels entre adultes (entre les parents), cela à une époque de la vie où de semblables scènes sont censées n'éveiller ni intérêt, ni compréhension et ne pas se graver dans la mémoire. » (*Abrégé de psychanalyse*, traduction Anne Berman revue par J. Laplanche, P.U.F., 1978).

15. Il faut à cette occasion préciser que Freud voit dans ces contenus phylogéniques du Surmoi la spécificité de l'espèce humaine. Il refuse d'attribuer cette spécificité à la structure du Moi humain, telle qu'on pourrait l'opposer au Ça par exemple. La différenciation Moi-Ça ne qualifie pas l'homme mais les organismes plus simples. Ce serait donc le Surmoi humain, lui-même né des expériences qui sont reliées au totémisme, qui fonderait l'humain (voir *Le Moi et Ça*, p. 249 et suivantes. Nouvelle traduction Petite Bibliothèque Payot). Ne peut-on rapprocher ici cette opinion de Freud des conclusions de Leroi-Gourhan sur l'existence d'une « religion » chez l'homme de la préhistoire ? Encore faut-il préciser le sens que Leroi-Gourhan prête au mot de religion (qu'il se refuse à distinguer de la magie, faute de données objectives) : « il est simplement fondé sur les manifestations de préoccupations paraissant dépasser l'ordre matériel » (*Religion de la préhistoire*, p. 5, P.U.F., 1964) ; « témoignant d'un comportement qui dépasse la vie végétative » (*loc. cit.*, p. 143). Voilà qui devrait prévenir toute critique d'une introduction a priori d'éléments spiritualistes. Il s'agit essentiellement de rendre compte de la liaison entre l'ordre matériel et l'ordre symbolique. Ce n'est sans doute pas une coïncidence que cette « religion » se manifeste surtout à partir des données concernant la mort et le symbolisme graphique. Que le symbolisme graphique s'établisse à partir de la représentation de la différence des sexes n'étonne pas non plus le psychanalyste.

16. Cf. sa correspondance avec Jones à ce sujet et sa justification du maintien de sa thèse en dépit des infirmités de la science dans *L'homme Moïse et le monothéisme*.

qu'en tout état de cause un profond abîme continuera de séparer Freud de Jung. Ce qui a été tracé dans le Ça ne s'exprime jamais directement hors des circuits de l'expérience : il faut que le Moi le reprenne en charge et le vive par lui-même, au titre de l'individu. Mais tout se passe comme si, pour ces « signifiants-clés » dont nous parlions, dont le pouvoir métaphorisant est considérable, le minimum d'expérience entraînait à lui seul le maximum d'effets.

Déjà en 1914 Freud exprimait une idée analogue dans son article sur le narcissisme, où il dévoile la double vie de tout individu, qui est à lui-même sa propre fin et cependant reste assujetti à la chaîne de l'espèce dont il n'est qu'un maillon « contre sa volonté, ou du moins sans son concours ». Il tient la sexualité pour un de ses buts et, vu d'une perspective à une autre échelle, « il loue ses forces contre une prime de plaisir », simple vecteur de la substance immortelle qui fait un moment relais en lui « comme l'aîné d'une famille ne détient que temporairement un majorat qui lui survivra »¹⁷.

S'il n'y avait dans cette affirmation guère plus qu'une réflexion banale sur l'opposition entre l'espèce et l'individu, tout cela resterait sans grand intérêt. À la vérité, Freud veut à tout prix manifester l'insuffisance d'une perspective « développementale » strictement individuelle, de style ontogénétique. Car il est à lui-même son plus sévère contradicteur lorsqu'il remarque que les expériences vécues par le sujet ne sont pas à la mesure de leurs conséquences et qu'il faut donc en donner une explication qui rende compte de la disproportion entre les causes et les effets. Enfin, on voit Freud marquer ses distances à l'égard de toute théorisation psychologique qui installe le sujet à son centre, tirant les ficelles du désir, pour arriver à ses fins. Assujetti, l'individu l'est doublement, par la nature même de la sexualité qu'il subit plus qu'il ne l'agit à titre personnel et parce qu'il sert l'espèce – lui « louant ses forces contre une prime de plaisir » à titre de vecteur, d'hôte récepteur dont la fonction est d'assurer la suture des générations.

A vrai dire, ce que Freud établit par ce biais, qui rappelle le diphasisme de l'évolution sexuelle de l'individu dans la dimension diachronique, c'est l'existence d'un clivage au sein même du moment synchronique. Avec l'opposition de l'ontogenèse et de la phylogenèse, de l'individu et de l'espèce, Freud introduit dans

17. Dans *Essais de psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, nouvelle traduction, 1981. [Note de 1999].

le temps du sujet un autre temps qui n'est pas le même, qui se déploie dans un ailleurs où il demeure inaccessible, temps de la mémoire, temps du meurtre du père primitif et, pour finir, temps de l'Autre. Ce temps de l'Autre se manifeste dans l'effet de barre qui traverse le sujet. On y peut reconnaître l'action du refoulement : condamnation, refus, déni, rejet devant l'Autre. Ainsi le complexe d'œdipe du sujet échappe-t-il à sa libre disposition, mais celui-ci est vécu dans la contemporanéité de ce qui est à l'œuvre chez le parent en regard de l'enfant, ce qu'on appelle maladroitement le contre-œdipe, par analogie avec le contre-transfert. Encore faut-il rappeler que le contre-œdipe du parent sur l'enfant n'est lui-même que la scansion répétitive de son propre œdipe, celui qui unissait le parent, alors qu'il était enfant, à ses propres parents.

L'INTEMPORALITÉ DE L'INCONSCIENT

On comprend mieux ce qui se cache sous l'expression d'intemporalité de l'inconscient. Intemporalité, avons-nous dit d'abord en référence à l'indestructibilité du désir. Mais cela est insuffisant. On rend bien compte ainsi de ce qui ne disparaît pas sous les effets du temps. Mais la question demeure, face à cette intemporalité, de savoir comment cela a pu se temporaliser à travers la mémoire de l'inconscient tout en continuant d'être qualifié d'intemporel. Car, s'il ne s'agissait que de la pérennité de l'inconscient, Freud aurait parlé d'une éternité de l'inconscient mais non d'une intemporalité. Pour parler d'intemporalité, il faut que la question n'intéresse pas seulement l'avenir comme fin mais également le passé comme origine. C'est pourquoi, ici encore, l'hypothèse des traces mnésiques est nécessaire pour surmonter les impasses du point de vue ontogénétique. On ne peut parler d'une origine puisque, avant l'apparition d'un phénomène, avant son actualisation, le programme dessiné par les traces mnésiques était là, déjà inscrit dans le désir des parents. Mais on ne peut dire pourtant qu'on rejoindrait à travers la remontée des générations une éternité abstraite puisque l'expérience de l'actualisation individuelle est irremplaçable, nécessaire, et qu'elle a une valeur, non pas simplement révélatrice, mais véritablement fondatrice. C'est à partir d'elle, sur le sol de l'expérience personnelle, qu'elle prendra effet, et non par une transcendance qui l'aura inscrite comme fatalité. Et sans doute la psychanalyse

doit-elle viser à ce qu'il y a de plus proprement singulier chez l'analysant. Cette singularité rejoint cependant l'universel. Pas moyen de parler d'une origine, puisque celle-ci ne se confond pas avec l'expérience, celle-ci étant elle-même cadrée par les signifiants-clés. Pas moyen de repousser cette origine au niveau de l'espèce puisque sans son actualisation individuelle elle n'est que virtualité.

Ainsi l'intemporalité est un concept qui tient sa consistance d'échapper aussi bien au problème de la destruction par le temps, qu'à celui de la création par le temps. L'intemporalité dégage du lien avec les origines, comme d'avec celui des fins. Elle qualifie l'inconscient humain parce qu'elle le traverse de part en part dans la succession des géniteurs et des engendrés – qui, à leur tour, deviendront des géniteurs donnant naissance à d'autres engendrés. Ce n'est pas dire que la catégorie du temps s'y dissolvent, mais qu'elle se plie aux exigences d'un modèle aussi ouvert et aussi riche que celui de l'espace tel que la structure l'a dévoilé et dont l'organisation est compatible avec l'ubiquité, l'hétérogénéité, lieux de passage du signifiant.

Tendu entre une limite qui n'est pas une origine et une autre qui n'est pas une fin, l'inconscient perdure. Il est alors « hors le temps » tout en étant résistance au changement. Le paradoxe est que cette résistance au changement comme refus d'extinction deviendra dans la cure analytique résistance au dévoilement de l'organisation signifiante. Ce qui désire être est, en tant qu'il est, même si cet être porte en lui le germe de sa propre fin, être de non-être. On voit donc que même en cette durée de l'inconscient qui repousse la question de la temporalité jusqu'à annuler ses effets, on rejoint une catégorie sémantique qui échappe au modèle ordinaire du temps psychique puisque ce qui dure ici semble ne servir que son évanouissement par sa coupure avec l'être. On voit encore comment toute discussion concernant le concept d'inconscient ne peut avancer qu'à faire jouer la dialectique des pulsions de vie et des pulsions de mort.

BESOIN ET DÉSIR – L'ORDRE DU SIGNIFIANT

La perspective ontogénétique stricte va souvent, sinon toujours, de pair avec une perspective biologique, s'efforçant de partir du sol des premiers besoins pour expliquer la genèse et la progression d'une évolution vers le psychique. Cette démarche prise comme

modèle fondamental, ouvre une discussion sur l'esprit de l'œuvre freudienne. On sait que Lacan a particulièrement mis en valeur la distinction entre besoin et désir. Notre commentaire, sans quitter le cadre que nous nous sommes fixé de l'étude de la diachronie chez Freud, tentera de montrer que la non-coïncidence de ces deux ordres est d'autant plus frappante qu'ils sont effectivement liés.

Deux propositions pour l'illustrer :

1. ce que l'insatisfaction du besoin crée ne s'annule pas par la satisfaction du besoin ;

2. ce que la satisfaction du besoin crée ne s'annule pas d'avoir levé l'insatisfaction du besoin¹⁸.

La première proposition n'a pas pour but d'affirmer que le besoin est toujours insatisfait mais qu'à cette occasion un autre champ s'origine. Avec le mouvement par lequel une impulsion est donnée – celle créée par l'insatisfaction du besoin – s'ouvre un champ qui l'accompagne puisque celui-ci doit, pour être perçu, être signifié par l'intermédiaire de signes : cris, pleurs, agitation. Quelque chose de l'ordre du signifiant s'y manifeste, à part. L'expérience immédiate ne les distingue pas, tant ils paraissent soudés l'un à l'autre, mais en fait ils constituent deux champs hétérogènes l'un à l'autre et auront un destin différent. Tandis que la réponse qui apaisera la satisfaction la fera disparaître, les signes, eux, auront un avenir tout autre, ils deviendront dotation de sens par l'Autre amené à les reconnaître et à y répondre.

Le signifiant ici n'aura ni la fonction d'un luxe gratuit – le surplus du besoin – ni celle d'une transcendance au-dessus des faits, il sera l'agent, le témoin d'une organisation d'un autre ordre qui va suivre ses lois en parcourant les traces antérieures, celles-ci ne pouvant s'organiser que si c'est ce statut de signifiant en tant que tel qui est reconnu ; il y inclura des catégories aussi étrangères au besoin que celles de l'incomplétude, de l'absence, de la fragmentation, du renversement (en son contraire ou contre soi), du redoublement, etc. En tout cas, il se situera en dérivation par rapport à l'expérience de l'insatisfaction du besoin. Pour s'être constitué en voie indépendante, le signifiant conservera néanmoins avec le besoin certaines relations qui le marqueront : l'impérativité, l'urgence qui fondent sa nécessité et rendent

18. Les lignes qui suivent développent une pensée centrée sur l'étagage, bien que le nom ne soit pas prononcé [Note de 1999].

compte de sa fonction, aussi fondamentale dans l'ordre du symbolique que l'est le besoin dans l'ordre de la vie.

Avec la deuxième proposition, examinons ce qui se passe lorsque la réponse adéquate a été donnée qui lève l'insatisfaction du besoin. Celle-ci ne se borne pas à une abolition de tension où le sujet en état de réplétion se serait gorgé poreusement ou spongieusement du don de l'Autre. Car à cette occasion apparaît ce qui n'était pas attendu au rendez-vous : le plaisir. Il y a donc ici hiatus entre le besoin et le plaisir. On peut penser que le plaisir apparaît avec la fin de l'insatisfaction du besoin et souvent la formulation de Freud peut le laisser croire. En fait, la détente – la cessation du déplaisir – est qualitativement différente du plaisir. L'important est que cette non-équivalence apparaisse au moment de leur coïncidence. Ici encore les deux ordres de phénomènes sont si étroitement soudés l'un à l'autre qu'ils sont confondus. Or l'apparition du plaisir crée un champ homologue à celui du signifiant car avec le plaisir s'ouvre la virtualité du désir. Souvenons-nous de la définition que Lacan donne du fantasme : ce qui rend le plaisir apte au désir, et nous aurons ainsi obtenu la mise en rapport de l'ordre du signifiant avec celui du désir.

Le plaisir, et son désir possible, fondent le Moi par deux actions qui se produisent en même temps : d'une part le Moi est révélé à lui-même comme formation excentrée – le sujet est ici dans le mouvement alternant centration-décentration –; d'autre part le désir opère une rétroaction de la satisfaction sur le sujet. Celui-ci ne fait pas que rassembler ce qui a été vécu lors de la satisfaction, il crée l'ordre par lequel le sujet va être porté à attendre, à souhaiter, à aspirer à renouveler l'expérience qui surgit dans le psychisme hors de sa volonté (le fantasme). L'extinction du besoin est vouée à sa répétition ultérieure indéfiniment, le plaisir ne pouvant se réduire à une expérience consommatoire. Le plaisir et le désir ont créé les conditions d'une organisation, où se répondent le sujet et l'Autre, l'anticipation du sujet qui le fait demander à l'Autre, se vivant dans la condition où il se désire désirant. C'est le désir qui, en raccordant le signe et le plaisir, permet de faire du signifiant « ce qui représente le sujet pour un autre signifiant » (Lacan)¹⁹.

L'aboutissement de la conjonction entre l'ordre du signifiant et l'ordre du désir crée les conditions de l'*Entzweiung* du sujet

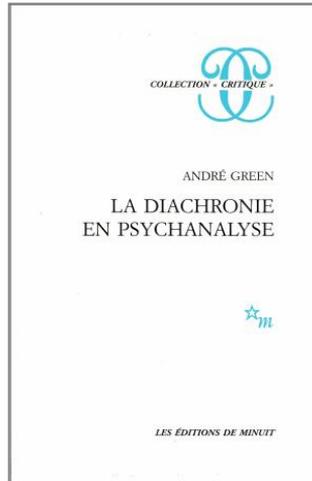
19. Nous laissons de côté ici l'aspect mentionné plus haut, relatif à la perte de l'objet de la satisfaction qui rend toute répétition impossible, stricto sensu, et barre le désir.

Table des matières

<u>1. La diachronie en psychanalyse</u>	<u>11</u>
<u>2. L'originare dans la psychanalyse</u>	<u>41</u>
<u>3. Répétition, différence, réplication</u>	<u>87</u>
<u>4. Le temps mort</u>	<u>137</u>
<u>5. L'enfant modèle</u>	<u>145</u>
6. Mémoire	
<u>A. La remémoration : effet de mémoire</u> <u>ou temporalité à l'œuvre ?</u>	<u>171</u>
<u>B. Temps et mémoire</u>	<u>201</u>
<u>7. Vie et mort dans l'inachèvement</u>	<u>233</u>
<u>Références de premières publication</u>	<u>269</u>

CET OUVRAGE A ÉTÉ TRANSCODÉ ET ACHEVÉ
D'IMPRIMER LE VINGT ET UN FÉVRIER DEUX MILLE
DANS LES ATELIERS DE NORMANDIE ROTO
IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
N° D'ÉDITEUR : 3430
N° D'IMPRIMEUR : 992953

Dépôt légal : mars 2000



Cette édition électronique du livre
La Diachronie en psychanalyse d'André Green
a été réalisée le 17 décembre 2019
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707317063).

© 2019 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.

www.leseditionsdeminuit.fr

ISBN : 9782707351463



www.centrenationaldulivre.fr